

rai pas une ligne ! J'irai dormir ou bien je m'amuserai. Qu'on est heureux quand on est grand !

Fl. — Papa n'a pas l'air tellement heureux. Le soir, il est quelquefois très fatigué. Je lui entends dire qu'il est inquiet.

H. — Pourquoi ?

Fl. — A cause de ses malades. Il y en a qu'il a beau soigner, il ne peut pas les guérir. Il se plaint que beaucoup l'appellent trop tard, quand la maladie est déjà trop avancée. Puis, quand il les voit près de mourir, cela le tourmente.

H. — Oui, c'est vrai, ça doit le tourmenter. Mais enfin, on ne le commande pas, papa ; on ne le gouverne pas comme moi. Quand il veut nous emmener à la campagne et y jouer avec nous au croquet, comme aux dernières vacances, personne ne le lui défend. Il fait ce qu'il veut. Tandis que moi, toujours des permissions ! Si je sors : " Où vas tu ? qui te l'a permis ? " Quand je rentre : " Monsieur, d'où venez-vous ? " Et l'autre jour, un jour de congé, tu sais bien, on m'a tenu dans la maison, et on m'a fait prendre médecine. C'est ça qui était amusant !

Fl. — On ne peut pas faire que des choses amusantes, même les grandes personnes.

H. — Les grandes personnes sont libres, voilà pourquoi je voudrais être à leur place.

Fl. — Moi, je sais bien que papa ne fait pas ce qu'il veut.

H. — Tu crois ?

Fl. — J'en suis sûre. Ainsi, des fois, il est fatigué, mais il faut qu'il sorte encore, parce qu'on vient le chercher pour un malade. Tu parlais de la campagne : il n'a pu y rester qu'une semaine, quoiqu'il aurait voulu être avec nous plus longtemps.

H. — Pourquoi ?

Fl. — Parce que le monsieur qui le remplaçait devait partir à son tour. Et alors papa est retourné en ville, bien vite. Et même la nuit... tu n'as pas entendu qu'on a sonné pour lui, l'autre nuit ?

H. — Non.

Fl. — Ça montre comme tu dors bien. Tu n'entends jamais